

Nancy, 14 rue de Metz. 2 Septembre 1901.

Mon cher ami,

je n'ai que quelques instants
en attendant l'arrivée imminente
de nos membres pour répondre
lativement, à votre bonne lettre de Paris.

Depuis une semaine, nous
sommes au milieu de tous ces
embarras matériels d'un changement
de foyer qui énervent, impatientent
et paralyse: j'ai parlé pour moi;
car j'ai des occupations, en voyant ma
femme à l'auteur, qu'à certains
moments, d'apparence frêle,

surement lui mieux résister à tous
ce trac, qui ~~me~~ paraissait sans issue.
Je sent donc que pour nous ce
soudis matériels se compliquent
de préoccupations d'un ordre plus
grave qui en augmentent beaucoup
les difficultés. Quant nous avons
quitté la Machine lundi dernier,
les nouvelles de La Loue étaient
meilleures: et, si la situation
n'était pas sauvée - elle ne fut
plus l'été - du moins pourrions-
nous escompter une période de
calme relatif. Nous avons passé
deux jours, mardi et mercredi,
à Dijon, sans avis alarmant. Ce
notre arrivée à Nancy, au contraire,
ma belle-mère nous télégraphait
qu'elle était appelée subitement

auprès de sa mère dont la situation
s'aggravait fort. Depuis lors nous
nous attendons, avec une anxiété
constante, aux plus nouvelles. Mais
comme nos nouvelles viennent
d'arriver, que je n'ai en cette soirée
aucun parent proche à Nancy, que
nos sommes sans domestiques pour
recevoir, une petite maison entières et
n'ayant même pas de concierges, il
nous serait absolument impossible
de quitter notre mariage -
de nous tous deux ensemble -
avant que les nouvelles fussent intermédiaires
et les fêtes finies. Ce ne sera
pas fait avant maint. voir au plus
tôt. Et, d'ici là, aucune dépêche
directe n'arrive, nous cherchons
encore à prolonger notre séjour
à Nancy jusqu'à samedi 7 ou dimanche

8. afin de finir d'ice dans le nuit
invariable, que nous allons occuper, les
soins les plus indispensables
en vue de la rentrée avec les
enfants dans six semaines environ.
En tout cas, si que nous verrons le
plus éventuel fait, nous nous empresseons
de regagner le Barbès, parce que nos
enfants y sont sous direction
suffisante et que notre présence
là-bas est devenue urgente, depuis
les derniers événements. C'est
mon désir que nous ne pourrions plus
songer à accepter votre cordiale
invitation de nos arrêter à Gijon.
Enfin une bonne occasion magnifique pour
notre plus grand regret, dites-le
bien à Madame Labille si nous
pouvons en lui témoigner tous nos
souvenirs, y est cordialement votre

F. Geny

Suisse

72



Monsieur R. Leclerc
Professeur à l'Université de Paris,
Hôtel Beauséjour.
Champel
près Genève

